



N° 92/06 - août 1992
37^{ème} année

EDITORIAL

Le père Jacques GHYS (missionnaire d'Afrique, Père Blanc), fondateur du bulletin "SE COMPRENDRE" en 1956, nous a quitté le 19 juin 1991 pour regagner la maison du Père. Son départ rapide a causé des difficultés pour l'avenir de la revue. Heureusement, le père Jean NOUVEL a accepté de continuer les publications pour un certain temps, en fait une année. Nous lui devons reconnaissance et gratitude pour sa disponibilité et son dévouement.

L'équipe provinciale des Pères Blancs a envoyé un questionnaire à certains lecteurs pour leur faire connaître leurs suggestions : faut-il continuer la revue, faut-il garder le genre etc. ? Sans rentrer dans les détails, la plupart sont convaincus que la revue doit continuer, peut-être avec certaines modifications. Beaucoup sont concernés par l'ouverture au monde de l'islam, sans toutefois confondre dialogue et oecuménisme. La revue restera un modeste instrument, bien qu'exigeant et rigoureux, de formation continue facilitant la rencontre amicale.

On a demandé au père Pierre FEDERLE, Père Blanc, bibliste, mais non islamologue, de prendre la direction de la revue, ayant eu une certaine expérience avec la revue "VOIX D'AFRIQUE" pendant ses 5 années de présence à Strasbourg. Pour des raisons de santé, il n'a pu repartir immédiatement en Afrique et travaille actuellement à l'Institut Catholique de Toulouse, au Centre d'Etudes Africaines : ce qui explique le changement d'adresse, même en ce qui concerne l'administration. Il est entouré de frères et collègues compétents qui formeront une équipe d'orientation et de rédaction. Il sera toujours heureux de recevoir vos réactions ou vos suggestions . Merci .

FEDERLE Pierre

"SE COMPRENDRE"
S.M.A Pères Blancs
3, rue Ringaud
31500 TOULOUSE
C.C.P Paris 15 263 74

REVELATION ET ECRITURE DANS LE DIALOGUE AVEC LES MUSULMANS

par le R.P. Jacques JOMIER o.p. *

Cette étude a paru dans IMPACT, revue de l'Université Catholique de l'Ouest 1991 n°4, 15 décembre (pp. 47-70). Elle est ici reproduite avec l'aimable autorisation de la direction de la susdite revue : que celle-ci en soit donc remerciée.

Cet exposé nous transportera dans un domaine que Vatican II a signalé, dans la ligne de l'Aggiornamento. Le monde moderne ayant tellement rétréci les distances, les occasions de dialogue entre chrétiens et musulmans se sont multipliées : le Concile demande de les prendre très au sérieux et de nous y préparer.

Les contacts que les chrétiens d'Europe et musulmans peuvent avoir, se multiplient à l'heure actuelle avec tous les brassages de populations auxquels nous assistons, qu'ils soient temporaires ou définitifs, et aussi avec les voyages d'études, d'affaires et de tourisme. Les échanges se situent surtout au plan de la vie quotidienne et des réalités profanes, mais ils frôlent souvent le plan religieux et parfois s'y arrêtent un instant ; très vite, le non-musulman sensibilisé aux valeurs religieuses découvrira la place que tient le Coran dans l'islam. Que l'ignorance ou l'absence de pratique chez beaucoup de nos frères de l'islam venus en France ne fasse pas illusion ! Même mal connu, ce livre sacré continue à inspirer toute une série de

réflexes communautaires ; ceci dit sans parler de l'influence qu'il exerce sur la pensée et la vie des musulmans pratiquants.

Ce qu'est le Coran ? Il représente l'Écriture Sainte pour le musulman. C'est le livre dans lequel les premiers compagnons de Mohammed, qui vécut en Arabie de 570 environ jusqu'à 632, regroupèrent les oracles que cet homme proclama de 610 à 632 comme venant de Dieu par l'intermédiaire de l'ange Gabriel. Pour le musulman, le Coran est donc parole de Dieu, revêtu d'un caractère sacré, le principal sacré et presque le seul dans une religion qui ne comporte ni sacerdoce ni sacrement, qui refuse toute médiation, comme le Coran le rappelle à plusieurs reprises : "*Personne ne portera le fardeau d'un autre*"(1).

Sa version officielle a été achevée moins de 25 ans après la mort de Mohammed et une version privée le fut bien plus tôt. Texte récité par cœur, comme un texte liturgique, dès le moment où les morceaux furent proclamés, gardé dans les mémoires, noté par fragments

• Des Pères Dominicains. Etudes d'arabe de 1941 à 1953. Docteur ès-lettres. Au Caire de 1945 à 1981. Membre de l'Institut Dominicain d'Études Orientales (IDEO). Enseigne l'islamologie à Mossoul, Le Caire, Kinshasa, Toulouse, Ibadan, etc. Consultant au Secrétariat pour les non-croyants (Rome). Publications : de très nombreux articles, une douzaine de livres dont : *Le commentaire coranique du Manar*, Paris, 1954 ; *Bible et Coran*, Paris, 1959 ; *La vie du Messie*, Paris, 1963 ; *Introduction à l'islam actuel*, Paris, 1964 ; *Les grands thèmes du Coran*, Paris, 1978 ; *L'islam aux multiples aspects*, Kinshasa, 1982 ; *Un chrétien lit le Coran*, Paris, 1984.

Actuellement retiré au Couvent Saint Thomas d'Aquin, à Toulouse.

sur des objets de fortunes, sa conservation a été, dès le début, l'objet de grands soins. Au cours des siècles suivants furent apportées des précisions de graphie, de vocalisation des mots, car primitivement l'arabe n'inscrivait que les consonnes ; quelques variantes furent enregistrées. Depuis lors, il est demeuré le seul grand texte officiel, incontesté. Complété seulement pour le musulman par des traditions de dires attribués au Prophète de l'islam, inspirées par Dieu mais avec une certaine relativité.

Je voudrais présenter ici quelles notions de révélation et d'inspiration suppose le Coran, dans des perspectives musulmanes. Pour cela nous partirons de ce qu'est l'islam :

– un monothéisme très particulier, exprimé en un langage proche de la Bible,

– un monothéisme dans lequel tout est vu à travers le Coran et la personne de Mohammad et après quoi nous essaierons de dégager quelques leçons pour le dialogue. Enfin la conclusion soulignera combien la conception de la révélation sous-jacente est caractéristique de l'Islam.

Ainsi se préciseront au fur et à mesure, je l'espère, les grandes lignes des réponses à des questions que beaucoup se posent :

– quelle place Mohammad occupe-t-il par rapport aux prophètes bibliques, dans la foi musulmane ?

– quelle est celle du Coran par rapport aux Ecritures antérieures dans les perspectives musulmanes ?

Quant à ce qu'un chrétien peut et doit penser du rôle historique de Mohammad dans le plan du salut de Dieu, patientons et soyons modestes. Ce que nous verrons, aidera à mieux situer le problème mais l'affaire est trop délicate pour être envisagée maintenant. D'autant qu'après de longs siècles d'ignorance et de rivalités, trop de préjugés se sont incrustés dans les imaginaires chrétiens et musulmans ; en outre quand, à l'époque moderne, la question a été mise à nouveau sur le tapis, un vent de modernisme soufflait sur la chrétienté occidentale, ce qui n'a guère facilité le travail (2).

Une dernière remarque avant d'entrer dans le vif du sujet. La tradition musulmane distingue deux catégories de prophètes. Le *NABI* (ainsi désigné en arabe par cette vieille racine sémitique), qui est l'homme de Dieu. Les *nabis* sont nombreux ; une tradition parle de 120 000 et un peu plus. Mais il existe aussi le prophète chargé de mission, envoyé, le *RASOUL*, mot venant de la racine envoyer. Déjà dans la Bible, les grands prophètes apparaissent comme envoyés par Dieu ; dans le Coran le *rasoul* proclame un message, ou un livre sacré : le nombre de ces envoyés ne dépasserait guère les trois cents. Pour simplifier et comme nous ne parlerons que des *rasoul*, le mot prophète dans le présent exposé désignera seulement le prophète envoyé de l'islam.

L'islam, un monothéisme nouveau, présenté sous des dehors bibliques.

Avant de chercher à situer théologiquement les notions de révélation, d'écriture, d'inspiration, il peut être utile de voir ce que les uns et les autres pensent des rapports de l'islam avec le judaïsme et le christianisme.

L'islam lui-même se présente comme la seule religion vraie de l'humanité, celle que tous les prophètes ont prêchée avec le même dogme, même si la législation révélée pouvait évoluer. Donc par le fait même, l'islam est la religion que Moïse et Jésus ont prêchée. Et si aujourd'hui islam, judaïsme et christianisme diffèrent c'est que, disent les musulmans, les disciples de Moïse et Jésus ont été infidèles au message révélé apporté par leurs prophètes ; aussi les seuls vrais disciples de Jésus et de Moïse sont-ils les musulmans. Les musulmans ne s'étonneront pas de retrouver des similitudes entre la Bible, les Evangiles et le Coran. Comme le Coran est pour eux le critère de toute vérité, tout ce qui dans la Bible ou les Evangiles est conforme au Coran sera forcément authentique. Ce qui diffère, ou bien doit être interprété, s'il est possible de trouver un sens coranique au passage ; ou bien, en cas d'impossibilité, il est rejeté. La position est simple et comme le Coran, dans ces perspectives, contient toute la vérité nécessaire à l'homme, il suffit de le lire.

Pour le musulman, la présence d'éléments bibliques ou évangéliques dans le Coran ne pose aucun problème : pas plus que celle de récits semblables à ceux de livres tenus par nous pour apocryphes ou relevant de littérature rabbinique. Tout ce qui est conforme à l'enseignement coranique est tenu pour authentique et venant de Dieu.

Des côtés juif et chrétien, le fait que des éléments semblables se retrouvent dans le Coran et dans nos livres sacrés a été noté depuis des siècles : ainsi l'instance coranique sur le monothéisme, la louange de Dieu, l'adoration, la reconnaissance, une morale proche du Décalogue. De même l'appel à des noms divins dont beaucoup proviennent de la même racine sémitique des expressions comme guider (c'est Dieu qui guide), la voie droite, etc. (3). Des récits connus sont simplement évoqués, telle la création en six jours. D'autres sont rapportés avec une présentation différente : tels la tentation de nos premiers parents, le Déluge et Noé, Abraham, notamment avec le sacrifice, Lot, Isaac, Ismael, Jacob, Joseph vendu par ses frères. Moïse est certainement celui qui, parmi les personnages de l'ancien testament, occupe la première place dans le Coran par le nombre de versets qui lui sont consacrés ; bien avant le second, Abraham, dont le rôle augmente progressivement d'importance dans les sourates proclamées à Medine, lorsque la communauté musulmane aura opéré son exode vers cette oasis peuplée, pour la moitié, de tribus arabes judaïsées. Moïse passe la mer Rouge, reçoit la Torah au Sinaï ; il est le prophète de la libération. Il faudrait parler encore de David, de Salomon, avec la reine de Saba... et de tant d'autres jusqu'à Zacharie, Jean son fils, Marie et Jésus . Enfin pour terminer ces simples évocations, rappelons l'ordre donné à Mohammad dans le Coran, après l'énumération de nombreux noms de personnalités bibliques : "*Ces hommes que Dieu a guidés, dirige-toi suivant leur guidance*" (Coran 6,90).

Mais en même temps, quelles transformations dans l'esprit qui inspire ces rappels ! Transformations toutes naturelles dans la pensée des musulmans. Le texte de nos écritures n'étant pas sûr *car il a été manipulé*, ou (pour un tout petit nombre) uniquement mal interprété, celui du Coran

suffit ; lui seul a de la valeur.

Les explications de ces différences ont varié suivant les milieux et les époques. Je signalerai seulement, du côté juif, deux noms, Sidersky et Speyer (4) et je me bornerai à quelques remarques concernant le côté chrétien. Pour les chrétiens d'Orient, comme en témoignent déjà au VII^e siècle plusieurs écrits de saint Jean Damascène (+ 749), l'islam est une hérésie chrétienne. Quel sens exact donnaient-ils au mot hérésie ? Ce serait une autre question, car le manichéisme, lui aussi, a été considéré à cette époque, je crois, comme une hérésie au sens large. Aujourd'hui encore, en Orient comme en Occident, beaucoup de chrétiens parlent toujours de l'islam comme d'une hérésie chrétienne (5). Le père Abdel-Jalil protestait et soulignait que Mohammad n'ayant pas connu le christianisme dans son ensemble n'avait pas pu choisir des éléments, faire ce choix caractéristique de l'hérésie (6). Aussi le Père Jean de Menasce proposait-il le terme d'hérésie matérielle ; c'est-à-dire qu'il aurait suivi matériellement un courant hérétique existant sans avoir à faire lui-même l'option.

Au moyen âge, des récits populaires, mélanges d'ironie et de vengeance pour les vexations subies ou les peurs éprouvées, se colportaient de bouche à oreille parmi bien des chrétiens. Le Coran aurait été l'oeuvre d'un moine chrétien en rupture de banc ; Mohammad aurait appris par coeur ce texte et l'aurait proclamé comme venant de Dieu. Des légendes couraient même sur la façon dont le moine aurait été ensuite supprimé physiquement par son disciple. De tels récits méritent d'être jetés dans les oubliettes du passé et je ne les aurais certainement pas mentionnés si un auteur, fort intelligent en d'autres domaines, ne s'était pas récemment mis à reprendre ce type de légende, en modifiant la personnalité de l'informateur, dans un livre romancé, revêtu d'apparences scientifiques. Son *Vrai Mohammad et faux Coran*, dont la publication commença peu avant sa mort, a paru en quatre volumes aux alentours de 1960. Ce travail n'apporte rien

d'intéressant, me semble-t-il, pour la solution du problème réel. Une seule différence avec les récits d'autrefois : pour lui l'islam aurait été une entreprise juive en vue de judaïser l'Arabie. Mais étant donné ce que l'auteur prétend être le tempérament des Arabes, le texte se serait adapté, avec toutes les concessions possibles, aux coutumes des razzia et en exaltant la sexualité dans le bonheur paradisiaque. L'auteur a encore des disciples qui publient de temps en temps des ouvrages dans cette ligne.

Mais pour en revenir aux travaux sérieux, mentionnons ceux d'un orientaliste scandinave d'un niveau universitaire bien connu, Tor Andrae, sur les Origines de l'islam et le christianisme ; la traduction française a été éditée en 1955 (7). Pour lui, le Coran devrait beaucoup au christianisme : l'ensemble des rapprochements qu'il fait est très précieux même si tous n'entraînent pas la conviction. Un seul point a provoqué de vives réactions. Tor Andrae a prétendu et les spécialistes de saint Ephrem ont protesté à bon droit, en mettant le doigt sur le contresens, que déjà saint Ephrem prévoyait des femmes aux paradis pour le bonheur des élus qui avaient vécu ici bas dans la chasteté (8).

Enfin pour ne pas trop nous attarder, il suffira de signaler que le terme à la mode de lecture ou de relecture est parfois employé pour caractériser la façon dont bien des récits bibliques sont traités dans le Coran. Ainsi la relecture du récit de Joseph (vendu par ses frères) ou de Moïse, etc. Je préfère ne pas me servir de ce terme qui prête à de terribles équivoques. Car il y a des relectures qui conservent le même esprit, insistant seulement sur tel ou tel aspect plutôt que tel autre, et il y a des relectures avec un esprit entièrement nouveau. Ces dernières années, un auteur agnostique, d'ailleurs fort érudit, affirmait dans un livre sur les Cathares que ceux-ci étaient chrétiens parce qu'ils lisaient l'Evangile mais qu'il en faisaient une "*lecture dualiste*".

Dans le cas de l'islam, le terme de relecture ne s'applique qu'à des récits envisagés isolément. Les musulmans ne tiennent aucun compte de nos évangiles pris dans leur ensemble, ni de la bible ca nonique : ils ne les lisent pas. L'islam est une

religion bien caractérisée, avec son esprit propre, une des grandes religions du monde, touchant un homme sur 5 ou 6. D'ici peu, avec l'accroissement pharamineux de la population mondiale, un milliard d'êtres humains se rattacheront à l'islam. Ce qui peut nous induire en erreur est le fait que l'islam est un monothéisme qui est apparu géographiquement dans le voisinage du monothéisme biblique : son message qui n'a rien de spécifiquement biblique, est présenté sous un vêtement biblique, avec de nombreux noms et images bibliques. Personnellement, je préfère ne pas parler d'hérésie chrétienne: l'islam est l'islam, le Christ y figure à titre secondaire, s'efface derrière Mohammad, même si de temps à autre sa personnalité fascine mystérieusement des groupes de musulmans. Au concile de Vatican II, dans Lumen Gentium, les pères ont voté pour un schéma qui, au n°16, plaçait l'islam en premier parmi les religions qui reconnaissaient le Créateur, Tout Puissant, Unique et miséricordieux, et non pas avec les religions bibliques. Et le Vendredi Saint, dans l'imploration solennelle pour tous les hommes, la liturgie n'a pas précisé dans quelle catégorie se situe la prière pour les musulmans.

Ce qui peut prêter à confusion est que l'islam enseigne les vérités essentielles qui sont à la base de tout monothéisme et qui par conséquent se retrouvent dans le judaïsme, le christianisme et ailleurs. Et pour des personnes n'ayant qu'un vague sentiment religieux, ce noyau essentiel est tout ce qui demeure lorsque le reste a disparu. Dans ma jeunesse, je me rappelle avoir entendu des phrases comme celles-ci, après les mois très éprouvants et les exodes de la guerre de 1939-1945 : "Il y a quelqu'un au dessus de nous"... "nous avons été protégés", etc.

Mais en refusant catégoriquement d'aller plus loin et en faisant le centre d'une communauté humaine, profane d'apparence, sans sacerdoce, ni sacrements mais sacralisée que les musulmans tiennent pour basée sur une révélation, l'islam se place d'emblée en face des autres monothéismes comme Ismaël dans la Genèse se place en face de ses frères. Donc un type précis de foi et une organisation sociale sacralisée. De cette double base résulte le fait que les musulmans diront tantôt que l'islam est la religion de la raison, la

religion conforme à la nature (cf. Coran 30, 30), tantôt que l'islam est la religion de la foi, la religion des croyants. Aussi ne doit-on jamais oublier ce double aspect.

Le premier se résume dans une vue religieuse de la nature que le musulman prend telle qu'elle est, dans des perspectives que nous appellerions facilement profanes. Son dogme enseigne avant tout que Dieu seul est le maître de l'Univers, donc Dieu est unique. Et l'homme, dès avant sa naissance, est censé avoir reconnu cette seigneurie de Dieu (Coran 7, 172) ce que certains commentateurs du Coran expliquent en disant qu'une telle conviction est inscrite au cœur de tout homme dès sa naissance. A partir de cet article de foi, tout un ensemble d'affirmations peuvent être tirées.

Le monde est la création d'un seul Dieu, le Dieu unique, tout puissant, infiniment bon et qui est son seul seigneur et maître. Tout a été donné à l'homme, à commencer par l'existence ; d'où les devoirs que cette situation lui impose. L'homme, dans tous les détails de sa vie quotidienne et profane, dépend de Dieu qui lui demande de reconnaître et de proclamer son unité (son existence ne posait aucun problème au temps de Mohammad), en le louant et le remerciant. Il lui demande de respecter une morale semblable à celle du Décalogue et promet son pardon à ceux qui se repentent. Il promet aux humains qu'ils ressusciteront à la fin du monde, seront jugés. Les bons seront récompensés dans un paradis encore très naturel, tout proche de ce monde, mais de ce monde idéalisé avec la bénédiction de Dieu ; et les méchants seront châtiés en enfer.

Mais en même temps, l'islam suppose un sens de la grandeur de Dieu, de sa transcendance tout particulier. Dans l'histoire des religions, y compris dans celle du christianisme, nous voyons à maintes reprises comment, pour affirmer la transcendance de Dieu, des réformateurs ou des chefs d'école, s'opposent farouchement à ce qui leur semble abaissement de Dieu. Pour grandir Dieu, ils le

séparent le plus possible de tout ce qui est humain : ils imaginent sa grandeur à la manière de celle des grands de ce monde. Tout puissants, ils voudraient que rien ne s'oppose à eux ; ils voudraient qu'ils soient au dessus de tout, que rien n'est de prise sur eux. Les grands de ce monde rêvent de n'avoir besoin de rien, de n'avoir rien à craindre. Qu'ils puissent tout faire par eux-mêmes et tout dominer. Dans la même ligne, l'islam insiste sur la transcendance-séparation et inculque à ses fidèles des réflexes de rejet pour tout ce qui semblerait porter atteinte à une telle transcendance ; il se méfie de l'immanence. L'islam refuse tout intermédiaire entre Dieu et l'homme. Chacun n'est responsable que de soi-même. Aussi comprendra-t-on que tout ce qui dépasse la base commune à tous les monothéismes soit repoussé impitoyablement lorsqu'il s'agit des rapports entre Dieu et l'homme ; donc pas de mystère du salut, ni de nature blessée, ni d'incarnation, de rédemption, de sacerdoce, de sacrement. Tel est le cœur de l'islam qui montre le premier aspect de la révélation pour le musulman.

Le Coran est d'abord pour le musulman une clef par laquelle Dieu lui ouvre le sens de ce que disent la Création et la nature, ou si l'on préfère, le musulman apprend grâce au Coran à voir les traces de l'action divine dans la nature, car l'oeuvre porte la marque de celui qui l'a faite. Tout est profane dans la nature ; il n'y a pas de mystère à chercher. Mais tout peut devenir sacré lorsque la réalité est envisagée dans ses rapports avec Dieu ; donc d'un sacré relationnel.

Cette simplicité fait que les musulmans déclarent leur religion proche de la nature, conforme à la raison. Nous y reviendrons. Malgré tout, dire que l'islam est une religion naturelle sans préciser davantage serait simpliste et peut-être aussi méconnaissance de tout un aspect de la réalité. D'abord l'expression religion naturelle demanderait à être précisée, car il y a trop de types de religions dites naturelles et d'autre part, l'islam enseigne que Dieu est intervenu dans l'histoire du monde.

L'islam, un monothéisme dans lequel tout est vu travers le Coran et la personne de Mohammad.

Jusqu'à ces dernières années, la découverte du rôle de l'histoire (songez à Hegel) avait provoqué la réaction de bien des penseurs chrétiens. D'une façon bénéfique, la place de l'histoire et des événements dans la révélation juive puis chrétienne fut mise en relief et le concile de Vatican II déclara : *"Cette économie de la révélation s'effectue par des actions et des paroles intrinsèquement liées entre elles (gestis verbisque intrinsece inter se connexis), de sorte que les oeuvres accomplies par Dieu dans l'histoire du salut, manifestent et confirment la doctrine et les réalités signifiées par les paroles, tandis que les paroles proclament les oeuvres et éclairent le mystère qu'elles contiennent"* (Dei Verbum, ch.1, n°2). Le concile, par le fait même, réaffirmait l'équilibre des actions et des paroles contre ceux qui ne voyaient que l'histoire et risquaient de réduire la révélation à une lecture trop humaine des événements.

Auparavant, certains théologiens de l'exégèse affirmaient parfois que la révélation dans l'histoire était propre à la tradition biblique et que les autres religions ne se réclamaient pas d'un tel modèle. Aussi le cas de l'islam et sa théorie de la révélation sont-ils à regarder de très près. Dire que pour l'ensemble des musulmans (et jusqu'à maintenant), la révélation est tenue d'abord pour la "descente" d'un texte préexistant, dicté de la part de Dieu par un Ange au prophète chargé de le transmettre est conforme à l'enseignement ordinaire de l'islam. Dans ces perspectives, le prophète ne joue aucun rôle dans l'établissement du texte : il n'a qu'à transmettre fidèlement le message. Chaque mot, chaque iota pourrait-on dire, est considéré comme tenant de Dieu et de Dieu seul (9).

Et pourtant l'histoire a sa place dans la doctrine de l'islam. Pour le musulman, en règle générale, le Coran est un texte situé hors de l'histoire, une parole directe de Dieu et de Dieu seul. Cependant, comme il s'adresse à des hommes, il utilise une langue humaine, l'arabe. Les mots

évoquent des réalités soit du cosmos, soit de l'histoire ; et l'agencement des mots, le style, la musique, le rythme servent à créer des impressions, des réflexes tels que toute traduction du Coran est dite ne plus être le Coran, utilisable en liturgie, mais un simple exposé de ses "idées". Et le Coran lui-même reconnaît que les versets diffèrent : le sens des uns est évident, d'autres offrent un aspect plus énigmatique (cf. Coran 3,7). Nous sommes loin d'un absolu divin conçu comme un tout monolithique.

Au point de vue des réalités évoquées, nous avons vu que le Coran offre une clef de lecture pour comprendre ce que Dieu dit à tout homme dans le livre de la nature. En outre, Dieu parle aux hommes par les événements de l'histoire et, là encore, l'action de Dieu dans l'histoire est une leçon pour les hommes à condition qu'ils sachent la lire : le Coran les y aide. Cette parole dans la nature et cette parole dans l'histoire se complètent, mais toujours dans les limites très strictes d'une conception rigide de la transcendance.

L'histoire révèle Dieu rappelant aux hommes qui les oublient leur situation de créature, leur devoir d'obéissance et, par le fait même, quels sont les attributs de Dieu. D'un côté comme de l'autre, nature et histoire montrent que l'homme doit revenir à ses engagements du pacte primordial et considérer Dieu en paroles et en actes comme son Seigneur. Chaque prophète est envoyé pour rétablir une situation qui s'est dégradée. Il ne dit rien de plus que ses prédécesseurs ; il le dit seulement autrement et apporte de nouveaux exemples de la Toute Puissance, de la miséricorde divine. Il rappelle le message éternel.

En ce sens, l'histoire ne révèle rien de nouveau ; elle prolonge et illustre les enseignements de la révélation naturelle. La révélation nouvelle est celle d'une institution, l'oumma, chargée de protéger la religion unique et éternelle, de lui donner sa forme du moment ; en somme, cet apport concerne une politique humaine sacralisée qui doit mener l'islam à sa victoire finale et à son triomphe sur les autres religions *"quoi qu'en aient les mécréants"* (cf. Coran 9,33). Dans l'histoire, il

n'y a aucune révélation surnaturelle. En outre, par son emprise littéraire, esthétique, le Coran crée et enracine dans l'âme des fidèles les réflexes qui commanderont ensuite leur attitude au long des ans.

Les orientalistes disent parfois que l'islam est une religion naturelle et, au début de sa carrière, Louis Massignon, un chrétien fervent qui en France, mais aussi dans le monde entier, fut le maître d'une génération d'islamisés chrétiens qui commencèrent à jeter sur l'islam un regard nouveau, parle de même. En 1917, il écrivait : *"l'apologétique musulmane ne propose à l'homme que d'adhérer par sa raison à l'évidence de la religion naturelle"* et plus loin : *"de faire retrouver aux intelligences, en leur rappelant, au nom de Dieu, les sanctions temporelles et éternelles, la religion naturelle, la loi primitive, le culte très simple que Dieu a prescrit pour toujours, qu'Adam, Abraham et les prophètes ont tous pratiqués sous les mêmes formes"* (10).

En fait, tout est plus nuancé et Louis Massignon lui-même le souligne de plus en plus, à mesure qu'il avance en âge. Le Dieu de l'islam n'est pas le Dieu des philosophes, celui qui se trouve au terme d'un parcours cérébral, mais le maître très bon que l'on aime servir, celui qui parle à ses serviteurs et qui jette un regard tout particulier sur ses prophètes envoyés, parfois avec tendresse : *"Et je t'ai assigné à moi-même"*, dit Dieu à Moïse dans Coran 20,41 (traduction Hamidullah) ou *"je t'ai choisi pour moi-même"* (trad. Denise Masson tenant compte du Coran 7,144 où Dieu déclare à Moïse qu'il l'a choisi de préférence à tous les autres pour sa mission). Et le réformateur musulman de l'Inde du XVIIIème siècle, Shah Wall Ullah, se disait profondément ému par cette déclaration du Coran.

Un abandon à Dieu, une foi sur la nature de laquelle les théologiens discuteront est perceptible chez bien des fidèles, même si l'ensemble des vérités à croire ne dépassent pas en soi le niveau des vérités que peut atteindre la raison religieuse. *Dei Verbum* ne parle-t-il pas de la possibilité de connaître avec certitude *"Dieu, principe et fin de toutes choses"* par la lumière naturelle

de la raison humaine à partir des choses créées et le passage renvoie à Romain 1,29 (*Dei Verbum* n°6) et il note ensuite qu'une révélation peut permettre à tous d'accéder à ce qui de soi n'est pas inaccessible à la raison humaine. Y a-t-il dans le cas de l'islam une lumière prophétique qui aide la raison sur ces points précis ou simplement l'écho de révélations antérieures dans une âme religieuse ? Dieu seul le sait. Louis Massignon, en 1935 parle de l'islam comme d'une *"religion naturelle ravivée par une révélation prophétique"* comme le dit P. Rocalve dans sa thèse (10).

Et songeant à cette foi qui lie à Dieu les meilleurs des musulmans, Massignon, plus tard, laisse de plus en plus dans l'ombre ce côté naturel pour centrer avant tout son regard sur les croyants qui s'adressent à Dieu et sont devant lui, dans cette attitude de foi. En 1947, il précise sa pensée: *W islam est la religion de la foi. Et non pas religion d'une foi naturelle dans le Dieu des philosophes, mais foi dans le Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Ismaél, foi en notre Dieu"* (11).

Jusqu'à maintenant, la question reste ouverte. Et comme pour l'ensemble des chrétiens, il est manifeste que l'islam s'oppose catégoriquement aux dogmes chrétiens qui dépassent le niveau commun à tous les monothéismes, nous sommes toujours contraints de distinguer dans le dogme musulman ce qui est admissible (foi en Dieu créateur, tout puissant, unique, infiniment bon, etc...) et ce qui est inadmissible pour le chrétien. Aussi est-il impossible de dire ce que vivent en fait les musulmans et le plus sage est-il encore, dans un respect profond de l'action du Saint-Esprit en dehors des frontières visibles de l'Eglise, de souscrire à cette affirmation de Paul VI au sujet du salut: *"Dieu peut l'accomplir en qui il veut par des voies extraordinaires que lui seul connaît"*, sans oublier qu'aussitôt il ajoute que malgré cela, le chrétien est tenu à annoncer l'Evangile (12).

Il est net que l'enseignement coranique fait voir Dieu Créateur et maître de la nature avec des yeux tout autres que ceux du pur philosophe. Il n'est plus possible de s'arrêter au vers d'Alfred de

Vigny faisant parler la nature : "On me dit *une mère et je suis une tombe*".

A travers les interventions divines que mentionne le Coran, le sens de la miséricorde divine se précise, se colore. Il en est de même pour bien d'autres attributs divins. Le Coran ne propose à la foi des fidèles que des vérités accessibles à la raison, mais il les nuance, leur imprime une vie, une saveur que la seule pensée humaine est incapable de donner.

En revanche, la conception de l'histoire est absolument particulière à l'islam (13). L'évocation du passé est soigneusement orientée ; le Coran ne retient du patrimoine biblique ou rabbinique que des récits coupés de leur contexte et qui sont là pour illustrer la vision coranique du monde. Une certaine conception de la grandeur et de la transcendance de Dieu continue à régner et explique bien des choix. Les grands personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament sont mentionnés ; seuls quelques prophètes de l'Arabie leur sont rajoutés. Mais l'histoire du monde n'est pas présentée pour elle-même.

La chute d'Adam est minimisée. Il n'est pas question de cette malédiction originelle qui, dans les perspectives chrétiennes, entraînera le choix d'un peuple élu, sa préparation par l'envoi des prophètes à être le foyer de la nouvelle alliance avec l'incarnation, la Rédemption, le Royaume de Dieu et la guérison de l'homme, transformé par le Saint-Esprit.

Dieu reste enveloppé d'une transcendance, conçue d'une certaine manière. Au nom d'une telle transcendance, le musulman juge impossible et même absurde, la vue juive et surtout la vue chrétienne du monde. Il ne s'agira plus de peuple élu, que Dieu éduque malgré ses rebellions, sur lequel il se penche. Il ne s'agira pas de la venue du Verbe de Dieu dans notre chair. Même l'image du bon Pasteur, si importante chez les prophètes et dans l'Évangile, ne se trouve pas dans le Coran. La raison, dans l'islam, interdit à Dieu d'être ce que le christianisme dit qu'il est.

Dieu pourtant, dans l'islam,

n'abandonne pas l'homme qu'il sait faible, oublieux, versatile, impatient, mais il ne s'engage pas lui-même ; il envoie seulement des prophètes les uns après les autres pour rétablir la situation et rappeler aux hommes tout ce qu'ils doivent au Dieu créateur, providence, miséricordieux et qui leur prépare, s'ils sont obéissants mais obéissants avant tout de l'obéissance de la foi, une vie éternelle dans un paradis de délices.

La miséricorde de Dieu apparaît dans cette l'histoire, uniquement à travers le Coran. Mais la transcendance divine est toujours là, soulignant la distance de Dieu. Dans le Coran, c'est Dieu qui enseigne à Adam les noms des êtres tandis que, dans la Genèse, c'est Adam qui est chargé de leur donner un nom ; ce qui va loin lorsque l'on songe à l'emprise sur un être que signifiait jadis la connaissance du nom. Cette distance de Dieu apparaît dans le fait (coranique, car la tradition adoucira cette rigueur dans d'autres cas) que Dieu n'admet pas que l'homme discute avec lui, même lorsque que ce dernier procède avec un immense respect. Dès qu'Abraham essaie de plaider la cause de Sodome, Dieu l'interrompt : inutile de plaider, l'affaire est décidée.

Les événements rapportés dans le Coran sont autant d'exhortations par l'exemple à l'obéissance, à la confiance absolue ; ainsi le sacrifice d'Abraham (le nom du fils n'est pas donné), qui occupera par la suite et jusqu'aujourd'hui une telle place dans la dévotion des fidèles. Au centre de l'histoire religieuse du monde se trouvent les prophètes et les livres qu'ils apportent et, avant tout Mohammad et le Coran. Ceux qui obéissent aux prophètes sont sauvés, ceux qui les refusent sont damnés et la miséricorde de Dieu consiste d'abord à envoyer ces prophètes, ensuite à accorder un long délai au pêcheurs pour se convertir. Le Coran ne montre pas Dieu à la recherche de la brebis perdue, ce serait contraire à sa transcendance : il n'a pas à s'abaisser ainsi. Il patiente seulement, retardant l'heure du châtement tout en gardant ses distances. La miséricorde qui prend aux entrailles, qui émeut, n'est pas coranique ; Dieu est au-dessus de toute émotion. Ce qui est vrai en un sens mais ne tient pas compte de tout ce qui est

positif dans l'émotion et peut fort bien se retrouver en Dieu, sans avoir les faiblesses incompatibles avec la grandeur divine. Tous les emplois coraniques de *rahma*, soulignent davantage l'immense bonté condescendante de Dieu ; sa pitié ne s'exprimera jamais comme dans certaines pages de Jérémie.

- De même les autres attributs divins, sa science, sa vengeance, son pardon sont éclairés par le rappel d'événements traditionnels. Dieu parle à l'aide des événements et le Coran fournit une clef pour en découvrir le sens. Tout est simple. Chaque prophète est envoyé à son propre peuple. Jésus, comme Moïse, n'est envoyé qu'aux enfants d'Israël ; seul Mohammad est envoyé à l'humanité tout entière. Il est le sceau des prophètes, le dernier, envoyé aussi aux juifs et aux chrétiens et le Coran sera la charte de l'humanité croyante jusqu'à la fin des temps.

Les musulmans aiment dire, citations du Coran à l'appui, qu'ils mettent tous les prophètes sur le même plan et qu'ils les vénèrent tous. Oui en théorie ! mais comme les livres révélés, Torah et Evangile (au singulier) apportés par Moïse et Jésus ne sont pas tenus pour sûrs tandis que Dieu a promis de conserver intact le Coran qui contient tout, seul le Coran fait loi.

Comment se manifeste cette vision des prophètes et de leur rôle dans le Coran ? Deux principaux aspects sont à relever. Ou bien ils apparaissent comme de parfaits musulmans sans faiblesse. Ainsi Joseph vendu par ses frères ou Jacob son père ! aucune des personnalités de l'Ancien Testament à qui le Coran donne le titre de prophète ne se trompe ni ne prêche. Ces derniers sont impeccables et infaillibles. Aussi le Coran refuse qu'Aaron ait trempé dans l'affaire du veau d'or et que David ait pêché avec Urie et Betsabée. Ou, plus exactement, les récits coraniques qui conservent encore quelques traces de cet aspect des textes bibliques sont soigneusement expliqués d'une façon édifiante. Le Coran garde une atmosphère vertueuse et les méchants sont finalement punis.

Ou bien d'autres récits illustrent la

grande loi de l'histoire que Dieu est censé apprendre aux hommes. Celle du triomphe des Prophètes et de l'anéantissement de leurs ennemis. C'est parce que les hommes refusent le Prophète qui leur est envoyé que les cataclysmes arrivent. Et le croyant est celui qui suit Dieu et son prophète. Le lien de la communauté n'est pas un lien de sang mais celui de la foi en Dieu et en son prophète. C'est à elle que la victoire est promise : "*C'est une obligation pour nous*", ("nous" signifiant Dieu dans la perspective musulmane de lecture du Coran) "*c'est une obligation pour nous de donner la victoire aux croyants*" (Coran 30,47).

Trois grands exemples sont pris dans la Bible et trois dans la tradition arabe. Les exemples de la Bible sont :

- Dieu sauve Noé que son peuple refuse d'écouter pour ne pas avoir à se convertir. Le Déluge les anéantit.

- Dieu sauve Lot lorsque Sodome (dont le nom n'apparaît pas dans le Coran) refuse d'écouter Lot et veut s'en prendre à ses hôtes ; la ville est anéantie.

- Dieu sauve Moïse et ceux qui le suivent alors que Pharaon refuse de l'écouter et persécute son peuple. Le passage de la mer Rouge aboutira à la noyade.

Cette catastrophe s'abattant sur ceux qui refusent d'écouter les prophètes envoyés par Dieu est brandie comme une menace au-dessus des Arabes qui s'opposent à Mohammad et à son message.

L'islam doit triompher dès ici-bas. Aussi est-il normal que le Jésus musulman, poursuivi par les juifs, leur échappe et le Coran l'affirme : "*ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié ; mais ils ont été victimes d'une ressemblance*" (Coran 4,157).

Avec une telle vue de l'histoire et de la mauvaise conservation des révélations antérieures qui n'en disaient pas plus que le Coran, les affirmations des musulmans sur les prophètes et les livres antérieurs prennent un sens particulier. Nous tenons Moïse et Jésus pour des pro-

phètes envoyés, disent-ils, nous tenons la Torah et l'Évangile pour la parole de Dieu ! Oui, lorsqu'il s'agit de la Torah et de l'Évangile authentiques, mais comme l'authenticité des textes bibliques que nous avons est douteuse, disent-ils encore, cette profession de foi reste théorique et platonique. Seul le Coran compte et c'est le Moïse du Coran, le Jésus du Coran que le musulman respecte et déclare suivre. Il y a là une équivoque de taille.

Aussi le concile de Vatican II, dans les deux passages des documents élaborés par lui et qui parlent de l'islam, n'a pas voulu dire que musulmans et chrétiens croient tous en Dieu *"qui a parlé par les prophètes"*.

Dans Lumen Gentium n°16, les trois lignes concernant l'islam proviennent d'un projet élaboré au Proche-Orient, reprenant un schéma proposé qu'elles corrigent.... Parmi les points communs des croyances communes aux chrétiens et aux musulmans, ce projet avait inscrit : Dieu *"qui a parlé par les prophètes"*. Cette incise n'a pas été retenue ; vous ne la trouverez pas dans Lumen Gentium. La raison en est, à mon avis, qu'en fait dans les perspectives musulmanes pratiquement et actuellement, Dieu ne parle que par le Coran et par Mohammad (le cas de la nature mis à part). Aucune autre parole de Dieu, fût-elle dans la Bible ou les Évangiles, n'est retenue par les musulmans, si elle n'est pas reprise dans le Coran.

De même le document de Vatican II, *Nostra Aetate*, ne contient au n°3 que l'incise *"Dieu qui a parlé aux hommes"*, sans préciser.

Conséquences pour le dialogue.

Les aperçus qui viennent d'être présentés de façon décousue permettent de faire un certain nombre de remarques sur la question du Coran et de nos Écritures, lorsqu'elle intervient dans le dialogue.

Tout d'abord notons l'assurance impressionnante avec laquelle les musulmans parlent de ces sujets. Pour eux, c'est l'évidence même ; seul l'islam, seul le

Coran font autorité à l'heure actuelle. Le reste est périmé, les anciens textes ne sont

pas sûrs et le Coran reprend et complète tout ce qui était positif dans les livres sacrés révélés par la voix des prophètes antérieurs. D'où pour nous, la nécessité de bien voir les blocages et les points sur lesquels faire porter l'effort de compréhension mutuelle, tandis qu'ailleurs tout est facile, bien plus facile que nous ne pourrions l'imaginer.

Le Coran présente donc un aspect concernant tout ce que le monde doit à Dieu au plan naturel et un autre aspect exposant comment, tout au cours de l'histoire, la miséricorde de Dieu a redressé ce qui se gauchissait, rappelant ce qui s'oubliait grâce à l'envoi de prophètes chargés de proclamer des livres, grâce aussi à la victoire dès ici-bas de ces prophètes et de ceux qui les suivaient, quelles qu'aient été les luttes, les guerres et les persécutions. Dans les deux cas, Dieu se fait connaître, au moyen de ses attributs, comme le Seigneur et le maître, unique, tout puissant et très bon, que les fidèles aiment servir mais qui châtie impitoyablement ceux qui refusent ses prophètes et leur message.

L'aspect de lecture religieuse de la nature ne présente pas de difficulté au contraire ; car une telle lecture est conforme à ce que la raison religieuse dit à tout âme qui a le sens de Dieu. Le louer, s'abandonner à lui, le prier est une attitude commune aux chrétiens, aux juifs et aux musulmans. Certains versets du Coran nous touchent profondément de même que les musulmans sont touchés par le cantique des créatures de Saint-François d'Assise ou par la plupart des versets du cantique des jeunes gens dans la fournaise au livre de Daniel. Aussi peut-on parler dans ce domaine, de conformité avec la raison.

En revanche, la lecture de l'histoire religieuse du monde est bien différente. Alors que tous les hommes ouverts aux valeurs religieuses sont d'accord sur ce que dit le Coran de l'action de Dieu dans la nature, créée par lui et montrant son unicité, ils ne le sont plus sur l'histoire religieuse du monde. Par exemple, la question de Jésus et de Marie sa mère ne peut que nous diviser, à

moins de rester dans des généralités et des grands mots qui ne débouchent sur rien, et sauf dans de rares cas où les partenaires du dialogue se connaissent bien, peuvent compter sur l'intelligence et l'ouverture des autres, c'est-à-dire prennent leurs risques.

Du moment que, parmi les livres sacrés, seul le Coran est considéré comme ayant autorité et une autorité absolue, puisque l'autorité même de Dieu, il ne reste plus que la raison qui puisse nous unir ou nous départager. Ce qui se produit lors de la lecture religieuse de la nature. Dans le cas d'événements historiques, comme celui de la crucifixion de Jésus, reconnu comme authentique par l'immense majorité des critiques occidentaux, même agnostiques ou athées (je ne parle pas de sa résurrection ou de sa divinité, ce qui est très différent), du moment que le Coran les nie, tout dialogue est bloqué.

Ce blocage tient à deux raisons. Tout d'abord l'argument par lequel le Coran justifie son autorité semble irréfutable aux musulmans. Après bien des escarmouches sur le sujet des preuves établissant l'authenticité de la révélation coranique, finalement le Coran mit les opposants au défi de composer une seule sourate, c'est-à-dire un seul texte de quelques lignes qui puisse être comparé à un texte analogue du Coran, et cela, même en se faisant aider par des créatures de leur choix. Comme toujours, les essais d'imitation n'aboutirent qu'à des "à ta manière de..." Et la conclusion tirée fut : puisqu'aucune créature n'a été capable de composer un texte semblable à ceux du Coran, Dieu seul a pu en être l'auteur.

Il y a dans ce défi (le *Tahaddi* en arabe) et l'échec des imitateurs, un argument qui ne nous paraît pas probant mais qui mériterait d'être examiné de très près. Car *toute*, je n'hésite pas à dire *toute* l'apologétique musulmane repose sur lui : le reste n'est que secondaire.

La seconde raison du blocage est que les musulmans avaient mis au point, quelques siècles à peine après les débuts de leur expansion, une méthode très spéciale pour prouver l'authenticité des

textes et de leur enseignement alors qu'en Occident, les historiens ont développé d'autres méthodes de critique historique. Et dans le domaine de l'histoire religieuse, les musulmans veulent entendre parler seulement de leurs méthodes. Ils exigent que les faits aient été constatés, établis par des hommes dont la confiance a été reconnue presque officiellement et que ce constat ait été transmis d'une façon ininterrompue (le *tawâtur*) de bouche à oreille par une série de personnages tous dignes de confiance et qui aient pu se rencontrer. D'où les chaînes de garants et les livres qui, en terre d'islam, examinent l'honorabilité et la crédibilité des transmetteurs pris un à un.

Cette méthode a l'avantage d'être simple, claire, formelle, de paraître évidente mais l'expérience a montré qu'elle peut être habilement tournée. N'a-t-on pas prétendu que certains personnages (les *mu'ammari'n*) avaient vécu plus que centenaires, parfois même bicentenaires, pour leur faire assumer la transmission de traditions qui ainsi devenait ininterrompue !

En pratique, les musulmans voudraient que l'authenticité des textes évangéliques soit appuyée par des témoignages semblables et que les noms soient connus. L'authenticité des évangiles et la confiance qui peut leur être accordée demeure un des points fondamentaux de divergence dans le dialogue islamo-chrétien. Sans sa reconnaissance, une véritable compréhension mutuelle est, et restera toujours impossible. Une difficulté supplémentaire s'ajoute à ces exigences de chaîne de transmetteurs et de précisions sur ceux qui ont assisté aux diverses scènes ; les exégètes chrétiens des diverses églises sont loin d'être toujours d'accord entre eux et l'éventail des positions va des protestants libéraux aux fondamentalistes. Chez qui voulez-vous que nous étudions les positions de l'exégèse chrétienne ? nous disent parfois des amis musulmans. C'est pour cela, je pense, que *Dei Verbum* jouera un rôle important dans le dialogue, en aidant au moins les catholiques à clarifier leurs idées et peut-être à unifier leurs positions essentielles.

Enfin, un signe de la place qu'occupe cette question de l'authenticité des Écritures est la réaction de deux musulmans de grande valeur convertis au christianisme entre 1920 et 1945 et devenus prêtres par la suite. Lorsque la pensée de la beauté, de la grandeur du christianisme les a saisis, leur première réaction à tous deux a été : les Évangiles sont-ils authentiques ? Ils ont examiné ce problème avec une très grande attention et ont finalement acquis la conviction de cette authenticité. Plus rien ne les a retenus alors de faire le dernier pas.

Voici ce que disait le second, le Père AM' Osayran, libanais mort ces dernières années, à un groupe de religieux qui le questionnaient sur cet aspect de sa vie.

"Je n'avais alors aucune idée des chrétiens, du christianisme, encore moins du Christ. Et puis, un jour, j'ai rencontré l' Jésus saint Matthieu. Je m'arrêtai au discours sur la montagne : 'on vous a dit et moi je vous dis.' Si vous vous mettez en colère contre votre frère vous méritez la géhenne'. "On vous a dit et moi je vous dis : aimez vos ennemis".

Cet idéal proposé par le Christ a été, continue-t-il, une preuve que le Christ, ce n'est pas une fiction. Si l'Évangile était une fiction, celui qui a écrit cet Évangile ne pouvait pas être inférieur à Mohammad et il était venu 600 ans avant lui. Je me suis mis à chercher. Je fis le tour des bibliothèques pour m'assurer de l'authenticité de l'Évangile. Des documents certains remontaient à la fin du premier siècle chrétien...

J'ai conclu que, dans sa substance, l'Évangile était authentique. C'est à ce moment-là, que j'ai compris que le Christ, Lui, peut me conduire à Dieu" (14).

En pratique, les questions d'exégèse concernant l'histoire religieuse ne peuvent être prises de front. Se connaître, se respecter, avoir confiance les uns dans les autres est un préalable indispensable. Ensuite, il s'agira d'aborder les blocages et alors seulement, s'étant vraiment mis d'accord sur la méthode, les questions débattues pourront être examinées.

CONCLUSION

L'idée musulmane que le Coran est le seul livre révélé fiable à l'heure actuelle, que son autorité est absolue, que les autres livres sacrés, Torah, Évangile (au singulier) sont devenus inaccessibles dans leur état originel et d'ailleurs qu'ils n'en auraient pas dit plus que le Coran, domine absolument tout dialogue. Exprimée ou sous-entendue, cette idée est omniprésente et ce que nous, chrétiens, nous pensons, en règle générale, n'intéresse pas les musulmans ou tout au moins ne les intéresse que dans la mesure où nos pensées doivent être réfutées.

Comment sortir de l'impasse ? Des groupes d'amis, chrétiens et musulmans, se connaissant bien, se sont réunis périodiquement pendant plusieurs années, autour de 1980, pour en discuter ensemble. Ce genre de travail est indispensable mais il est apparu que, pour produire des fruits, il faudra d'abord laisser la question mûrir lentement.

En général, dans le dialogue avec des individus isolés, mieux vaut être prudents. Avec l'ensemble des migrants et la plupart des étudiants, le sujet est encore à éviter. Le plus urgent est d'apprendre à vivre ensemble (15). A la vérité, beaucoup de musulmans présents en France ont mis entre parenthèses et pour un temps ces questions religieuses mais il ne faudrait pas grand chose pour qu'elles affleurent à nouveau. D'autres, par contre, y pensent et se sont fixés comme but de ramener leurs coreligionnaires à la pratique ; spécialement les conférenciers que des groupements de chrétiens invitent à exposer ce qu'est l'Islam devant des auditoires français sont convaincus, ne l'oublions jamais, du caractère unique du Coran.

En revanche, pour des chrétiens qui réfléchissent, il est fort utile d'avoir une idée sur ce que nos frères de l'islam entendent par ce que nous appelons respectivement révélation et inspiration. Vatican II, avec *Dei Verbum*, nous fournit une aide inappréciable pour situer les si-

militudes et les différences. Dans les perspectives chrétiennes, Dieu, au cours d'une première étape, "révèle" ; il le fait - par un ensemble de paroles et d'événements qui s'éclairent les uns les autres. Une seconde étape est celle de la transmission aux fidèles ; cette révélation divine passe alors par l'intermédiaire d'une "tradition" comportant elle aussi actions et paroles. Enfin, parallèlement à la tradition et s'appuyant sur elle, vient la "consignation par écrit" de ce que Dieu veut voir consigner par des auteurs inspirés. Finalement, l'Écriture sainte, Ancien et Nouveau Testament, représente une petite bibliothèque, sorte d'archives de famille de caractère unique, véritable parole de Dieu, mais de Dieu dont le Verbe s'est incarné et ne craint pas de prolonger son Incarnation par "condescendance" :

"En effet, les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, ont pris la ressemblance du langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes".

(Dei Verbum, ch.III, fin du n°13)

Dans le cas de l'islam, autant que la connaissance humaine permette de le dire, la conception de la transcendance divine a marqué l'opération qu'il est coutume d'appeler révélation. Mais prenons garde, le sens du mot n'est pas exactement le même dans le contexte musulman et le contexte chrétien. Un coup d'oeil sur le vocabulaire mis en oeuvre le montre très vite.

Le mot le plus courant que les traducteurs de l'arabe coranique rendent par révéler est *nazzala*, littéralement faire descendre (ce qui se dit aussi de la pluie) ou, dans un langage plus recherché, communiquer d'en haut. L'expression faire descendre le Coran, si fréquente, est rendue par le révéler. La plupart des docteurs de la Loi présentent cette opération comme une dictée de la révélation venant de Dieu par le ministère de l'Ange de la révélation ; ce en quoi ils rejoignent d'anciennes positions classiques dans la littérature rabbinique aussi bien que dans plusieurs apocryphes. Cette communication est celle d'un texte qui peut être de faible dimension,

comme la suite des versets innocentant Aïcha, la plus jeune femme du Prophète de l'islam, accusée d'adultère (le mot *que an* est employé dans ce cas précis par un hadith), comme celle du livre tout entier appelé du même nom.

Il existe un autre mot *wahy*, utilisé lorsque Dieu veut "faire savoir" quelque chose ; doit-on le rendre par inspirer, révéler, parler intérieurement ? Il est employé pour un texte (révéler le Coran) ; il peut introduire un conseil divin suggéré avec force (par ex. Dieu à la mère de Moïse afin qu'elle sache que faire pour sauver la vie de son nouveau-né mâle en danger), parfois un ordre (lorsque Moïse doit passer la mer Rouge), ou exceptionnellement une mesure imposée à des animaux sans raison (Dieu ordonne telle pratique aux abeilles). Satan lui aussi peut "faire savoir" telle chose à une créature qu'il trompe ainsi : la racine *wahy* est encore utilisée dans ce cas.

Enfin l'inspiration proprement dite (*ilheim*) relève encore d'une autre racine. Celle-ci signifie que davantage d'initiative est laissée au sujet concerné. Il serait tentant de gloser ce mot par "donner l'idée de...". Le Coran, suivant l'immense majorité des docteurs de la Loi, n'a absolument pas été transmis au prophète par inspiration mais par dictée. En outre, le Coran lui-même précise souvent qu'il est un "Rappel" de vérités ou de faits connus. Enfin le Coran est à plusieurs reprises qualifié de prédication, d'exhortation (racine *wa'aza*) que Jacques Berque rend parfois par édification tandis que Régis Blachère traduit fréquemment le mot Coran lui-même par prédication : choix qui est parfaitement compréhensible mais ne se justifie pas philosophiquement.

Que résulte-t-il de tout cet ensemble de mots ? D'abord aucun d'entre eux ne correspond à l'étymologie latine ou française de révéler, qui suggère l'idée de dévoiler un secret, une réalité cachée, un mystère comme le mot grec d'apocalypse. Ainsi le mystère du Salut qui n'avait pas été révélé aux Anciens avant de l'être aux Apôtres et aux prophètes, au temps du Christ (I P. 1,5) ou le mystère du Christ (Eph. 3,5).

Pour les musulmans, le mystère est le mystère, il dépasse infiniment l'homme et l'homme n'a pas à s'en occuper pas plus qu'un serviteur n'a à s'occuper des affaires de son maître. L'homme sait naturellement, depuis la création du monde, ce qu'il a à savoir ; il n'a plus besoin que de connaître quelques prescriptions concernant la vie privée ou publique : modalités du culte, règles à suivre dans les grandes circonstances de la vie, mariage, héritage, guerre, ... etc. Révéler signifie d'abord, dans les perspectives musulmanes les plus fréquentes, communiquer un texte préexistant ; d'où l'importance que revêt alors la transmission littérale et la fixation par écrit, sans fautes, comme pour toute dictée; le caractère sacré de la langue arabe en est encore renforcé. Avec le Coran, les arabes et les musulmans ont leur Livre sacré, tout comme les juifs et les chrétiens avaient les leurs, mais mieux encore, suggère le Coran lui-même.

Il ne s'agit pourtant pas de prophétie insérée dans l'histoire du moment comme dans la Bible, avec interaction de la parole et des événements, l'annonce et la réalisation, etc... Le Coran est d'abord un "Rappel" des vérités religieuses les plus élémentaires que la raison pourrait en principe atteindre à elle-seule ; par ex : le monde tel qu'il existe est l'oeuvre de Dieu. Créateur et Providence, avec tous les devoirs qui en découlent. En outre, Dieu récompensera les bons et punira les méchants à la fin des temps. Ce rappel est répété tout au long d'une prédication géniale qui émeut les sensibilités, crée des réflexes, lance des phrases qui ne s'oublient plus désormais.

En un sens, le Coran n'enseigne rien de nouveau sur le mystère de Dieu. Il rappelle aux hommes qui l'ont oublié le Bé-A-Ba de la religion. D'où sa simplicité, d'où sa force. L'islam représente une des grandes attitudes religieuses possibles pour l'homme, sans aucune de ces fioritures ou de ces imaginations qui compliquent la doctrine de tant de sectes. Pour ceux qui ne regardent pas l'homme avec des yeux grands ouverts, comme Pascal et tant d'autres les avaient ouverts, cette position est séduisante. Elle correspond trop bien à l'attrait vers Dieu que

ressent tout homme, sans exiger de lui l'aveu de ce qu'il est, ni le forcer à l'effort qui consisterait à regarder plus haut, à écouter l'appel à une vie surnaturelle que Dieu lui adresse et à y répondre. Ce faisant, il ne voit pas qu'il s'enferme dans un univers clos, duquel toute idée que l'homme passe l'homme a été bannie et de plus, marqué par l'époque à laquelle a vécu son fondateur.

Et pourtant, il existe dans l'islam une ouverture personnelle de l'âme devant Dieu à qui elle se soumet comme le serviteur qui aime servir son maître. Avec, comme conséquence, les relations personnelles entre Dieu et son serviteur qui restent le secret de Dieu et de sa grâce.

Cette attitude foncière de l'âme religieuse en face de son créateur avec les obligations qu'elle comporte peut être refusée et le Coran note que l'homme a "oublié" ses devoirs bien souvent, d'où le second aspect du Coran, qui d'ailleurs, d'après les musulmans, se retrouvait auparavant chez tous les prophètes envoyés par Dieu. Dieu est intervenu à plusieurs reprises dans l'histoire religieuse du monde, non point pour révéler davantage mais pour rappeler, par le ministère des prophètes envoyés et des livres sacrés qu'ils apportaient, les vérités oubliées par les hommes et rétablir la pureté de la foi monothéiste. D'où les promesses, les menaces, l'insistance aussi bien sur le ciel et l'enfer, à l'horizon de l'histoire, que sur les prophètes sauvés (Noé, Lot, Moïse) et les opposants anéantis (Déluge, destruction de Sodome non nommée, Pharaon et les siens dans la mer Rouge). Dieu ne révèle rien de plus sur lui-même ; mais ses interventions dans l'histoire le montrent soucieux des hommes. Elles montrent une fois de plus ce qui est dit dans la création mais avec plus de nuances, parfois avec tendresse, sa sagesse, sa puissance, son intelligence, sa bonté, son pardon et ses autres attributs.

L'histoire sainte est complètement réécrite, ne tenant compte du passé que dans la mesure où il appuie la vie musulmane de l'histoire. Dieu s'est voulu seul en face de l'homme, comme s'il entendait souligner qu'il n'avait pas besoin des

hommes, ni pour pardonner, ni pour donner la grâce et la force. Il n'y a plus de peuple élu, pas de péché originel, pas d'incarnation, ni de rédemption, pas de mystère de la sainte Trinité, pas d'Eglise, etc...

Une seule exception : les prophètes et les Livres révélés. Les hommes sont sauvés dans la mesure où ils suivent le Prophète qui est celui de leur peuple et de leur époque et se regroupent dans sa communauté, lui obéissant, suivant sa politique. C'est une nouvelle de l'histoire qui n'est plus du tout celle de la Bible, et depuis Mohammad jusqu'à la fin du monde, il n'y a et n'y aura qu'à obéir à Mohammad et au Coran. Malheureusement, il est encore possible d'en discuter tant que nous ne nous serons pas mis d'accord sur la méthode de critique historique à employer.

En affirmant que Mohammad est vraiment l'envoyé de Dieu, son Prophète, les musulmans affirment du même coup que la communauté qui se réclame de lui

a ' pour mission de redresser la foi des hommes et de faire régner un ordre dans lequel les droits de Dieu et de ses fidèles soient respectés. Ils croient fermement que le Coran sacralise ce que tant des contemporains de l'islam primitif ont longtemps tenu pour une prédication et une politique purement humaines. D'où l'importance cruciale que revêt la question de l'authenticité du Coran : en admettant son origine divine, ils ont en lui un document, le seul qu'ils aient, pour justifier le pouvoir spirituel et temporel qu'ils revendiquent.

Il est bon de le savoir et d'y réfléchir, mais aborder aujourd'hui ces questions dans le dialogue serait encore bien prématuré.

Que Dieu nous éclaire tous !

Jacques JOMIER.

NOTES

- (1) Plusieurs passages comme Coran 6, 164 ou 17,15 ou 35,38 ou 39,7.
- (2) Les questions de révélation, liées à une mise en avant de la subjectivité, de l'expérience religieuse et de la valeur des diverses religions sont au coeur des conflits suscités par le modernisme. On en trouve un écho dans l'encyclique Pascendi du Pape saint Pie X. Il y est dit que si la place de l'expérience religieuse et du symbolisme est majorée outre mesure, il n'y a plus de raison pour ne pas trouver vraies les expériences vécues dans toutes les religions y compris l'islam (véritatem experientiae... quam turca affame°.
- (3) Il est à noter que les parentés de vocabulaire entre Bible et Coran dépendent aussi des sujets abordés. Ainsi la notion de sacré s'exprime en arabe avec la racine *QDS* lorsqu'il s'agit de récits évoquant la Bible ou la Terre Sainte tandis que pour des récits relatifs à des prophètes arabes inconnus de la Bible, le texte utilise la racine *HRM* qui évoque plutôt l'idée d'interdit (cf. J. Jomier, *le sacré dans le Coran*, dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de J. Ries, "l'expression du sacré dans les grandes religions" tome II - p.339-385, Louvain la Neuve, 1983)°. Il en est de même pour le mot al-yamm, dans le Coran, pour désigner la mer qui engloutit Pharaon ; ce mot poétique n'est quasiment employé que dans ce cas. Oui mais l'hébreu a la racine *YM* pour la mer dans ce même cas. Ou encore les villes (de Lot) complètement anéanties, retournées, avec le mot arabe *at-mutafikat*, tout proche de celui qui dans la Bible n'est utilisé que pour désigner ces villes renversées. Les exemples pourraient être multipliés... L'ouvrage de H. Speyer, mentionné ci-après dans la note 4, relève une *masse* de rapprochements.
- (4) SIDERSKY D., *Les origines des légendes musulmanes dans le Coran*, Paris 1885, 2 vol. in 4°. Il ne s'agit pas là d'une explication globale mais de rapprochements, cas par cas, montrant que bien des récits du Coran reprennent sous une forme abrégée ou amplifiée de nombreux passages de la présentation rabbinique de ces mêmes thèmes. Heinrich SPEYER, *Die Biblische Erzählungen im Qoran*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1961, reproduction photomécanique de la 1ère édition de 1931. Cette étude très détaillée accumule des remarques documentées, avec nombreuses références. L'auteur, d'origine israélite, a été victime du génocide de 1939-45.
- (5) Aujourd'hui plusieurs spécialistes tiennent encore l'islam comme une hérésie chrétienne, soit en conversations particulières, soit dans leurs cours photocopiés ; mais sans insister, comme si leurs positions étaient encore hésitantes. Il est inutile de donner des noms ; ce serait durcir des positions sans raison et l'important n'est pas là. Saint-Thomas d'Aquin, dans le *Contra Gentiles* I, ch. 6 parle des musulmans comme d'une secte, mot qui était souvent employé pour des hérésies marginales. Bref la question reste ouverte.
- (6) Le père Jean-Mohammad Abd el Jalil (1904-1979) est un de ces marocains fort intelligents que Lyautey avait remarqués, dans les années vingt, et dont il avait facilité l'accès aux études universitaires en France, songeant à préparer des cadres pour le futur Maroc. Il faisait partie de ce groupe qui plus tard devait lutter pour l'indépendance et qui a fourni le premier contingent de ministres : son propre frère notamment fut ministre. Lui personnellement découvrit le christianisme et demanda le baptême alors qu'il préparait l'agrégation d'arabe à Paris. Devenu franciscain, il lui fallut désormais vivre hors de son pays natal. Il lutta toute sa vie et souffrit pour que les chrétiens comprennent les musulmans et aurait aimé pouvoir accomplir le même travail auprès des musulmans pour qu'ils comprennent les chrétiens. Il a été professeur d'islamologie à l'Institut catholique de Paris. Rejeté de par bien des siens, resté en rapport avec d'autres, c'était un esprit remarquable. Il a publié plusieurs livres et articles. Son *L'islam et nous* date de 1947 ; il avait mis comme nom d'auteur J.m. Abd el-Jalil et manifesta quelque humeur, en privé, lorsque les éditeurs, cherchant le sensationnel, mirent sans l'avoir consulté Jean-Mohammad. Les initiales étaient là, pour marquer son itinéraire spirituel, sans blesser ses anciens coreligionnaires qui étaient toujours ses frères en Dieu ; le double prénom en clair avait quelque chose d'agressif. Ce livre a été réédité en 1981 aux éditions du Cerf, avec suppression de pages concernant le monde arabe vers 1935 et qui avaient perdu leur intérêt, mais addition d'autres textes dont celui qui lui fut demandé de présenter l'islam aux pères du Concile de Vatican II. Lorsqu'il lut pour la première fois les Evangiles, après avoir discuté religion avec des chrétiens pendant plusieurs années sans avoir jamais auparavant éprouvé le besoin d'une telle lecture, il fut frappé de retrouver, me disait-il un jour, "ce qu'il aimait dans le Coran, mais à sa vraie place". Aussitôt il se posa la question de l'authenticité des Evangiles qu'il passa plusieurs mois à étudier, avant d'être convaincu. Plus rien ne le retenait dès lors de demander le baptême.

Le Père Jean de Ménasce (1902-1973) était d'une famille israélite d'Alexandrie en Egypte, avec des ramifications internationales. Sa mère était française d'origine espagnole. Converti, il vint d'abord en France, devint dominicain ; il fut ordonné prêtre en 1935. Il professa d'abord la missiologie à l'Université catholique de Fribourg (Suisse) puis fut nommé à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Sorbonne, Paris) où il enseigna les religions de l'ancien Iran. Sur sa vie, voir : Jean de Menasce, *La porte sur le jardin*, Paris, éd. du Cerf, 1975.
- (7) Voir Tor Andrae, *Les origines de l'islam et le christianisme*, trad. de l'allemand, Paris, Librairie Adrien Maisonneuve, 1955. L'auteur voit l'islam dans le sillage d'un certain christianisme.
- (8) Le passage de Tor Andrae sur les vierges du Paradis, destinées aux ascètes, d'après saint Ephrem se trouve dans op. *cit.*, p. 153-154.
Le P. Edmund Beck, syriacisant bien connu, a remis les choses au point dans un article de *Orientalia Periodica* XIV, (1948) dont je n'ai pas de référence plus précise. Comme le contresens continuait à courir, le *MIDEO* (Mélanges de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales, au Caire) lui a demandé une nouvelle note, plus brève, sur le sujet. Celle-ci a paru, traduite en français, dans *MIDEO* tome 6, 1959-1962, p. 405-408.

- (9) Cette question de la révélation-dictée ne peut être résolue seulement par l'examen du Coran. L'islam n'ayant pas de magistère officiel, il est impossible d'en parler comme d'un dogme. Mais elle s'appuie sur un consensus quasi-universel et peut être étayée par des arguments très forts tirés du Coran. Quelques rares penseurs modernes cependant font valoir plusieurs expressions, se trouvant également dans le Coran et représentant celui-ci comme révélé sur le "coeur" du Prophète. L'un d'eux, à qui cette position a valu d'être destitué d'un très haut poste dans la recherche au Pakistan et de devoir s'exiler, avait même écrit en 1966 que, pour lui, le Coran était entièrement de Dieu et d'une certaine façon également entièrement à Mohammad. La réaction fut immédiate. Il n'est pas question à l'heure actuelle d'avancer des thèses de ce genre. Mais rien n'est définitif en ces domaines.
- (10) Ces textes et les suivants sont difficilement accessibles, faisant partie d'écrits de Louis Massignon inédits ou tirés à très petit nombre d'exemplaires. Le premier, celui de 1917, provient d'une réfutation par L.M. d'une apologie de l'islam (anti-chrétienne) écrite par un franciscain qui avait renié sa foi et avait adhéré à l'islam à Tunis, prenant le nom d'Ibn Turjman. Cette apologie a été traduite en français sous le titre de "Présent de l'homme lettré". Voir l'excellent travail de Pierre Rocalve, diplomate français à la retraite, arabisant, ancien ambassadeur de France au Proche Orient, présenté en 1990 comme thèse de doctorat à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV). Les références données ici le sont d'après le texte de la soutenance, composé sur ordinateur et photocopié sous le Titre : *Place et rôle de l'islam et de l'islamologie dans la vie et l'oeuvre de Louis Massignon*, p.40-42. 11 devrait être publié bientôt.
- (11) Le texte de Louis Massignon de 1947 a paru dans "Jeunesse de l'Eglise" sous le titre : *Le Salut de l'islam*, p.140 en réponse à une interview. Cf. Rocalve, *op. cit.*, p. 42.
- (12) Exhortation Apostolique "*Evangelii Nuntiandi*" de SS Le Pape Paul VI du 8 décembre 1975, n°80 paru entre autres lieux dans la Documentation Catholique n°1689 du 4 janvier 1976, p.20.
- (13) Cette affirmation aurait besoin d'être nuancée car Manès, le fondateur du manichéisme, a eu, quatre siècles plus tôt, des positions qui se retrouvent dans l'islam. Manès se dit "le sceau des prophètes" comme devait le faire Mohammad. Sa doctrine se présente comme la suite de celle de tous les grands prophètes et celle des derniers temps de l'histoire. Mais de telles analogies ne doivent pas faire oublier la différence totale qui sépare un dualisme et, à l'opposé, un *tawhid*, cette doctrine de l'Un, poussée à l'extrême.
- (14) Le Père Afif Osayran était né au Liban dans une famille chiïte qui a fourni des hommes politiques connus. Après de fortes études à l'Université Américaine de Beyrouth, une quête de Dieu l'avait conduit durant un premier temps à retrouver pratique et ferveur musulmane, puis à découvrir le christianisme. Il passa quelques années chez les petits frères de Jésus mais ne fit pas sa profession solennelle ; il devait devenir prêtre diocésain de rite maronite à Beyrouth. Il vécut sa vocation d'homme de Dieu d'une façon qui lui fut propre mais toujours dans le cadre du diocèse, aimé et admiré par quasiment tous ceux qui l'ont connu de près. La guerre du Liban fut une très dure épreuve pour lui comme pour tant d'autres ; Il dut même à un moment se réfugier à Chypre, car il refusait de s'engager *dans* la violence d'un côté comme de l'autre ; il mourut vers 1987.
- Les lignes citées ici proviennent d'un texte enregistré sur magnétophone ; un groupe de religieux ou religieuses l'avait interrogé un jour sur sa conversion dont il parlait rarement. Ce texte fut transcrit et polycopié en peu d'exemplaires, pour ceux qui avaient assisté à cette réunion.
- Les circonstances expliquent l'allure du style et certaines imprécisions d'un parler familier et improvisé.
- (15) Cf. le problème général de la convivance dans Jacques Jomier, "*Chrétiens et musulmans, vivre ensemble*", article paru dans le numéro spécial de la revue "Communio", sur l'islam, tome XVI, 5-6, septembre-décembre 1991, p. 63-80.